

# Les élèves soignants face à la mort de leurs patients

Dans des hôpitaux sous tension, les étudiants ne sont pas toujours bien préparés à cette expérience difficile

C'est un rendez-vous que les élèves infirmiers et les futurs médecins ne peuvent pas reporter, un imprévu qui se glisse subrepticement dans le fil d'une journée, une première rencontre qu'ils n'oublieront jamais, celle avec la mort. Lorsque les étudiants en santé se trouvent confrontés les premières fois à la fin de vie de patients. « Ils sont encore tout petits », souligne la docteure en pharmacie Sophie Séronie-Vivien, professeure à la faculté de santé de Toulouse et présidente de la commission pour le bien-être étudiant. Ils doivent pourtant gérer leurs émotions, et ils le font souvent seuls.

Alexis, étudiant en médecine à l'université Paris Cité, commence un stage de troisième année en oncologie, en 2022. Un médecin lui confie le bilan de santé de routine d'une patiente âgée d'une cinquantaine d'années, « une femme pétillante, en bonne forme », se souvient l'étudiant. Le premier examen est inquiétant, l'examen complémentaire révèle un cancer du sein métastasé. « C'était l'une de mes premières patientes, elle était condamnée. Un truc sous-marin est monté en moi, j'ai pensé à ma mère, j'ai fait un transfert sur ma propre famille, ça m'a remué. C'était fort. »

Cette émotion, à la suite du décès d'un de ses premiers patients, Maëlys, aujourd'hui 21 ans, en deuxième année à l'Institut de formation en soins infirmiers (IFSI) de Grenoble, l'a également éprouvée. Début 2022, elle réalise son premier stage au centre hospitalier universitaire (CHU) de sa ville en traumatologie. « Ce n'est pas le service où il y a le plus de décès », observe-t-elle. On lui confie une patiente. « Je l'aide à manger, je fais sa toilette », résume Maëlys. La malade ne parle presque plus. « Mais je découvre la communication non verbale, à travers la patiente, le temps passé à réaliser des soins, à l'attention que je lui porte », dit l'élève infirmière. Un matin, Maëlys aperçoit dans le couloir un chariot d'urgence ouvert, l'indice qu'un patient a quitté le service. Elle interroge l'infirmière de garde : « Elle me répond que ma patiente est décédée, elle prononce les mots sans tristesse, je sens que c'est normal pour elle, alors qu'on parle d'un décès. » L'émotion la submerge, l'étudiante en premier semestre pleure, mais d'autres patients attendent des soins, et les effectifs sont en tension. « On en parlera plus tard », lui lance sa tutrice. L'hôpital doit tourner.

## Première immersion

Lorsque, baccalauréat en poche, les élèves infirmiers quittent le lycée pour un IFSI, il leur est dispensé quelques semaines de formation théorique durant lesquelles sont abordés l'empathie, la bienveillance, qui feront d'eux des « soignants ». Puis les élèves sont envoyés en stage pour une première immersion. Celle-ci se fait souvent en établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes (Ehpad). « C'est une étape essentielle, expose Jean-Marc Boussard, directeur des instituts de formation du groupe hospitalier du sud des Yvelines, ils apprennent à réaliser les soins primaires de confort, d'hygiène et de bien-être à la personne [toilette, alimentation] qu'ils pratiqueront durant toute leur vie de soignant. »

Au sein de l'hôpital de Rambouillet, cette proximité entre l'accompagnement à la fin de vie et la formation des soignants se retrouve dans l'aménagement même de l'établissement. L'IFSI jouxte l'Ehpad et c'est à l'ombre des mêmes arbres que les étudiants et les résidents se protègent de la chaleur de ce mois de

juin. « J'appréhendais ce premier stage, c'est une approche particulière d'apporter des soins à une personne âgée, d'entrer directement dans son intimité, alors qu'elle a derrière elle une longue vie d'histoires et d'expériences », témoigne Angeline Sanier, 20 ans, élève de première année. Sans attendre, on la met en relation avec une « dame qui ne voulait plus s'alimenter ». Une équipe de soins palliatifs est mobilisée pour l'accompagner. Sa patiente mourra quelques jours plus tard. Angeline n'en a jamais parlé, ni à ses tuteurs ni à ses camarades. « Lorsque le patient d'un élève meurt, les soignants et tuteurs savent qu'il traverse un moment particulier, ils vont prendre le temps d'accompagner l'apprenant, même s'ils ne l'ont pas, ce temps », assure Jean-Marc Boussard. Mais, sur le terrain, les situations diffèrent.

« Quel que soit le service, l'hôpital est sous une pression permanente, rend compte Emma Peltais, 20 ans, secrétaire générale de la Fédération nationale des étudiants en sciences infirmières, et étudiante en troisième année à l'IFSI de Rennes. Les soignants sont pris par le rythme de leur journée et le décès d'un patient est devenu quelque chose de banal. Ils ne mesurent pas l'impact que cela peut avoir sur un jeune élève, et ils n'en ont surtout pas le temps. » Idem pour les élèves médecins. « Nos formateurs gèrent égale-

**« La sympathie, c'est s'attacher. Il ne faut pas s'investir de cette façon, car la descente peut être brutale »**

ALICE  
étudiante en médecine à Sorbonne Université

ment un service. S'ils prennent le temps de nous donner des cours, c'est déjà très bien, témoigne Alexis, étudiant à Paris Cité. Se poser pour parler avec un formateur d'une situation compliquée, c'est du jamais-vu. »

Comment s'investir sans s'impliquer émotionnellement ? La théorie, les élèves médecins la connaissent par cœur. « C'est une définition que nous avons tous apprise en première année : l'empathie est une disposition d'esprit qui permet de reconnaître et de comprendre ce que ressent son interlocuteur, sans y adhérer en totalité. La compassion quant à elle supprime cet esprit critique... Cela mène à des implications émotionnelles trop importantes », récite Yaël Thomas, président de l'Association nationale des étudiants en médecine de France et élève en troisième année de médecine à Brest.

Kaëlig Delaunay, 20 ans, en deuxième année à l'IFSI de Rennes, réalise son premier stage dans le service de soins de réadaptation du CHU de la capitale bretonne, en 2021. « On me confie un patient, un homme, octogénaire. On m'assigne les soins d'hygiène et de confort. Je le vois tous les jours, il me raconte des périodes de sa vie comme un grand-père parlerait à son petit-fils. Notre relation se développe, tandis que son état de santé se dégrade, je comprends que ma posture de soignant n'est pas adaptée.

Un jour, il a une insuffisance respiratoire et décède lors de son transfert en réanimation. Cette première expérience a été choquante pour moi, j'ai eu du mal à digérer. Mais, avec le temps, j'apprends à mieux gérer mes émotions dans les situations de fin de vie. »

La frontière entre bienveillance et engagement émotionnel est ténue. « Avoir de l'empathie, c'est écouter les patients, accepter ce qu'ils ressentent et prendre cela en considération. La sympathie, c'est se rapprocher et s'attacher. Il ne faut pas s'investir de cette façon, car, quand cela se passe mal, la descente est brutale », témoigne Alice, 24 ans, en cinquième année de médecine à Sorbonne Université.

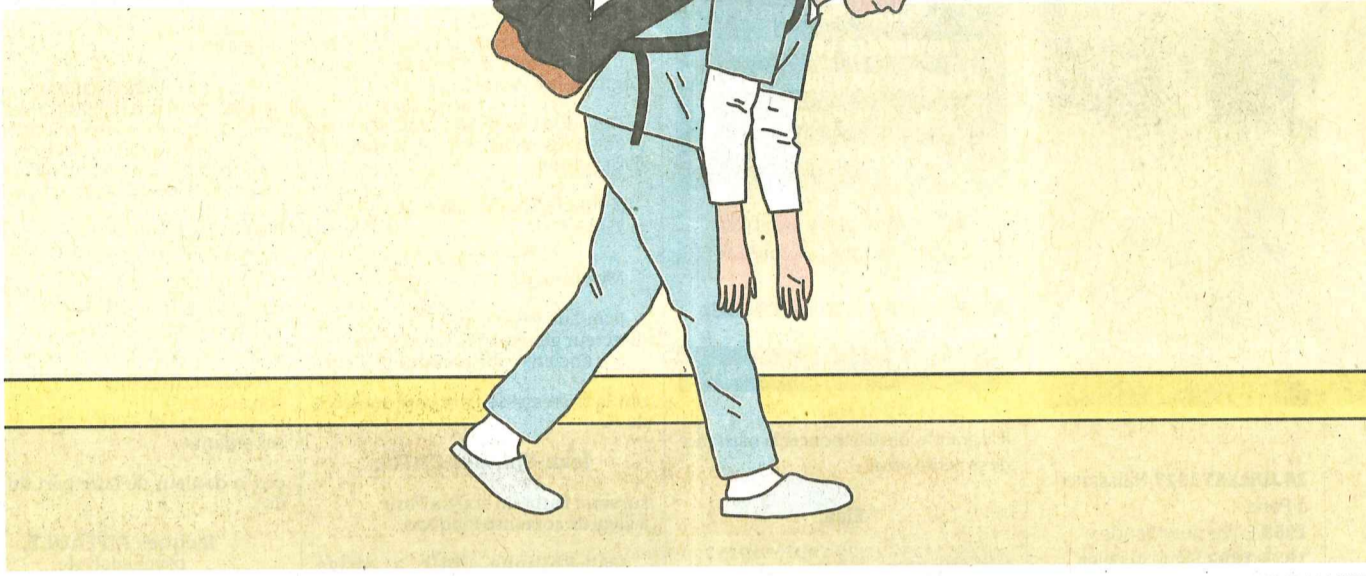
## « Séances de dialogue »

Pour marcher sur cette ligne de crête, « il faut y être confronté, c'est le job et on l'apprend sur le tas », selon Alexis. La médecine, c'est un apprentissage. « Cela s'expérimente avec quelqu'un qui accompagne, rappelle la docteure Séronie-Vivien, mais quand un chef de clinique a la charge de cinq ou six étudiants, le système se grippe. Il faut plus d'encadrants. »

Les IFSI ont néanmoins conscience de la nécessité d'accompagner leurs jeunes élèves. L'IFSI de Rambouillet organise des moments d'échange entre élèves et formateurs, durant lesquels les situations de tension peuvent être

**« Quand un chef de clinique a la charge de cinq ou six étudiants, le système se grippe »**

SOPHIE SÉRONIE-VIVIEN  
professeure à la faculté de santé de Toulouse



ANNA WANDA GOGUSEY

évoquées. « Ce sont des séances de dialogue où l'on appréhende ce que les autres ont vécu. Il n'y a pas de jugement, que de l'écoute, de l'échange et de la bienveillance », décrit Angeline Sanier.

Au sein de l'IFSI Bicêtre de l'Assistance publique-Hôpitaux de Paris, au Kremlin-Bicêtre (Val-de-Marne), des groupes composés de néobacheliers et d'aides-soignants en reprise d'études sont créés pour faciliter « l'apprentissage entre pairs ». « Dans les situations professionnelles et humaines que les plus jeunes vont découvrir, ils seront aidés par l'expérience des plus capés », explique Karine Corbrion, directrice de l'établissement.

Cette bienveillance entre soignants, les apprentis médecins peuvent parfois la rencontrer : cela dépend des services et des personnes qui les dirigent. « C'est très humain dépendant », constate Alice. Raphaël Canonne, 22 ans, étudiant en quatrième année de médecine, lui aussi à Sorbonne Université, en a fait l'expérience lors d'un stage au SAMU de la Pitié-Salpêtrière, en septembre 2022. Pour sa première intervention, il part avec un médecin, un interne, un infirmier et un ambulancier. Un septuagénaire, victime d'un arrêt cardiaque. Sur place, les pompiers tentent de le réanimer. Mais l'homme est mort, et son épouse est en état de choc. Le médecin laisse poursuivre le massage cardiaque. « J'ai découvert la réanimation compassionnelle, explique l'externe. Il ne s'agissait plus de sauver cet homme, mais d'aider sa compagne à faire sa transition vers la période de deuil. C'était violent, je ne savais pas où me mettre. Après coup, l'équipe entière s'est réunie, nous avons parlé, expliqué. J'ai pu dire comment j'avais vécu ce moment, ce que j'ai ressenti. C'était utile et nécessaire. »

Afin d'accompagner les futurs soignants dans la gestion de leurs émotions, « petit à petit les choses se mettent en place, notamment avec des groupes de parole pour les étudiants », assure la docteure Séronie-Vivien. Une nécessité pour les hôpitaux sous tension constante, pour garder leurs soignants, mais aussi pour encourager les prochaines générations à les rejoindre. ■

ÉRIC NUNÈS

## Le « service civique solidarité seniors », cure de vieillesse pour les 18-25 ans

**ALIGNÉS SUR DES CHAISES** dans la salle d'animation de l'établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes (Ehpad) de la petite commune de Saint-Sauveur-d'Aunis (Charente-Maritime), à trente minutes de La Rochelle, une vingtaine de résidents fixent l'écran sur lequel est projetée une partie de Wii Sport Bowling, un jeu vidéo où les joueurs reproduisent les mouvements d'une partie de quilles. Autour d'eux, quatre jeunes s'activent pour les encadrer et les encourager. Ça n'est pas facile : il faut sans arrêt réexpliquer les règles. L'activité fait cependant son effet ; chaque lancer réussi arrache aux aînés exclamations et applaudissements enthousiastes.

Les jeunes qui sont venus cet après-midi de juin sont des volontaires du service civique solidarité seniors (SC2S), un dispositif lancé en 2021 par l'Etat pour rompre l'isolement des personnes âgées. Pour une durée de six à douze mois, les participants du SC2S sont indemnisés à hauteur de 600 euros mensuels par l'Etat et par une association partenaire. Au total, depuis 2021, 10 000 jeunes de 18 à 25 ans ont accompagné des aînés à domicile, au téléphone ou dans des Ehpad.

Blandine, Louka, Toïnon et Léanne, âgés de 17 à 19 ans, sillonnent depuis huit mois les Ehpad de Charente-

Maritime pour « initier les seniors à la technologie ». Dans les faits, ils ont surtout joué au bowling virtuel – tous les prétextes sont bons pour sortir un peu les résidents de leur chambre.

Louka Domenec, 19 ans, est accroupi auprès de Maurice Bayonne, 87 ans, qui s'est assis au premier rang. Tout doucement, il manipule son bras raidi par l'âge pour l'aider à comprendre la manœuvre. « La première fois que je suis rentré, j'avais l'impression que c'était tous des zombies », admet Louka. Mais plus on y va, plus on apprend à connaître la personnalité des résidents », raconte celui qui s'est engagé dans le SC2S après avoir laissé tomber un BUT (bachelor universitaire de technologie) en génie mécanique.

## Conditions de travail difficiles

L'animatrice de l'Ehpad de Saint-Sauveur-d'Aunis, Véronique Pladys, garde un œil sur les jeunes volontaires. « L'aide est vraiment bienvenue, on n'est jamais trop à donner de l'attention aux résidents », témoigne-t-elle. Si l'expérience de Louka et de ses collègues s'est déroulée jusqu'ici sans accroc. Certains témoignent de conditions de travail difficiles, en particulier quand leur arrivée vient combler un manque de personnel.

Pour aider les volontaires à se sentir bien, l'Agence du service civique garantit aux jeunes qu'ils seront toujours au moins en binôme. L'association Unis-Cité, qui est à l'origine de la création du dispositif et qui encadre les volontaires de l'Ehpad de Saint-Sauveur-d'Aunis, affirme, quant à elle, toujours essayer de placer les volontaires dans des équipes plus nombreuses.

Mais s'ils sont appelés « volontaires », les jeunes en SC2S le sont souvent faute de mieux. « La plupart des gens font ça parce qu'ils ne savent pas quoi faire d'autre, et qu'ils se donnent du temps pour trouver quelque chose en gagnant un peu d'argent », explique Blandine Poirier, 19 ans, l'une des collègues de Louka à Saint-Sauveur-d'Aunis. Elle-même s'est tournée vers le SC2S après avoir abandonné une licence de commerce, qui l'a « dégoûtée » au bout d'un an.

Pour Marion Pichot, qui coordonne les programmes de service civique en Charente-Maritime pour l'association Unis-Cité, le SC2S peut servir de tremplin pour beaucoup de jeunes. « En parallèle des tâches qu'on leur demande, on a tout un suivi avec eux pour parler de leurs projets d'avenir et de leur réinsertion professionnelle. » ■

RAFAEL MIRÓ